

SRI AUROBINDO

SAVITRI

Livre V

traduction de
SATPREM

SRI AUROBINDO

S A V I T R I

LIVRE CINQ

Le Livre de l'Amour

traduction de
SATPREM

L'épopée de la victoire sur la mort

Jamais tant de secrets n'ont été dits avec tant de beauté

CHANT UN

Le Rendez-vous du Destin

Mais maintenant, le lieu et l'heure du destin étaient proches ;
Sans le savoir, elle arrivait au but qui n'a pas de nom.
Car, toute masquée qu'elle soit d'un hasard aveugle et tortueux
La toute-sagesse du Destin est à l'œuvre ;
Nos actes traduisent une Force omnisciente
Qui demeure dans l'irrésistible substance des choses
Et rien n'arrive dans le jeu cosmique
Qu'en son temps et au lieu prévu.
Elle est arrivée dans une étendue légère et douce comme l'air
Qui semblait un sanctuaire de jeunesse et de joie,
Une haute terre de libre et vert délice
Où le printemps et l'été jouaient ensemble
Se disputant dans un aimable débat insoucieux
Embrassés dans une querelle de rires à qui régnerait.
Là, l'espérance battait de grandes ailes soudaines
Comme si une âme avait ouvert ses fenêtres
Par un pan de la terre,
Et tout ce qui se trouvait à l'intérieur
Oubliant les joies habituelles et les rêves ordinaires,
Obéissant à l'appel du Temps et au destin de l'esprit,
Sentait la venue d'un changement
Était soulevé vers une beauté calme et pure
Vivante enfin sous les yeux de l'Éternité.
Les crêtes montagneuses attroupées assaillaient le ciel
Poussant leurs épaules rivales plus près des cieux
Tels les chefs d'armée sur une frontière de fer ;
La terre, prosternée, dormait sous leurs pieds de roc.
Plus bas, les bois se blottissaient dans un rêve d'émeraude
Et la lisière des fleuves scintillait dans un sommeil diamanté,
De pâles torrents couraient comme un fil de perles blanches.
Un souffle errant soupirait parmi les feuilles heureuses ;
Voluptueux et lourds de parfums frais,
De vagues vents titubants hésitaient parmi les fleurs.
L'aigrette blanche, droite et immobile comme un rai de lumière
Les paons, les perroquets paraient de bijoux le sol, les arbres,
Le gémissement de la tendre tourterelle enchérissait l'air amoureux

Et les malards sauvages aux ailes de feu glissaient sur les marais d'argent.
La Terre couchait seule avec son grand amant, les Cieux
Nue sous l'œil pourpre de son prince.
Dans l'extase de sa joie somptueuse
Elle jetait aux vents les notes de sa musique d'amour
Éparpillait le dessin passionné de ses floraisons
Et le festival exultant de ses senteurs et ses couleurs.
Tout était cris et hâte et bondissements :
Les pas furtifs de ses créatures en chasse,
La verdure échevelée de sa crinière de centaure
Le saphir et l'or de son ardeur et de sa flamme.
Magicienne de ses félicités ravies,
Folâtre, le cœur sensuel, insouciant et divine,
La vie courait ou se cachait dans les espaces enchantés de la terre ;
Derrière tout, planait le calme grandiose de la Nature.
La paix vierge était là, elle abritait dans sa poitrine
Tranquillement, la lutte des bêtes et des oiseaux.
L'homme, l'artificier au front malin n'était pas venu
Mettre la main sur les heureuses créatures inconscientes,
La pensée n'était pas là ni le calculateur, ni son labeur aux yeux perçants,
La Vie n'avait pas encore appris sa discorde avec son but.
La puissante Mère reposait à l'aise les bras ouverts.
Tout suivait la ligne de son premier plan satisfait :
Mus par l'universelle volonté de joie
Les arbres fleurissaient dans leur verte félicité
Et les enfants sauvages ne remâchaient point la peine.
Mais à l'horizon se dessinait une gigantesque étendue sévère
Et des abîmes inextricables, des contreforts inquisiteurs et implacables
Et des pics comme une austérité nue de l'âme
Cuirassés et lointains dans une désolation grandiose
Comme la pensée masquée des infinitudes
Guettant derrière le sourire ravi de la danse du Tout-puissant.
Une haute tête aux cheveux torsadés telle la cime d'une forêt
Envahissait les cieux
Comme si un ascète à la gorge bleue ¹scrutait
Du haut de son antre de roc dans les montagnes,
Examinant le bref bonheur des jours ;
La vaste ampleur de son esprit reposait derrière lui, cachée.
Un immense murmure d'abandon assaillait l'air,
Un appel de détresse sans bornes
Comme d'une âme qui quitté le monde.

1. Ainsi représente-t-on Shiva dans la tradition indienne, le dieu destructeur à la fin d'un cycle. Il a la "gorge bleue" car il avale le poison du monde.

Telle était la scène que la Mère ambiguë
Avait choisi pour sa brève heure de félicité²
Ici, dans cette solitude à l'écart du monde
Commençait sa tâche dans les joies et la lutte du monde.
Ici se découvrirent à elle les fiançailles mystiques,
Les portes secrètes de la beauté et de la surprise,
Les ailes qui battent dans la maison d'or,
Le temple de la tendresse et la nef ardente.
Étrangère sur les routes chagrinantes du Temps,
Immortelle sous le joug de la mort et du destin,
Exécutante du sacrifice de la joie et de la douleur des sphères,
En cette terre vierge, l'Amour vint à la rencontre de Savitri.

FIN DU CHANT UN

2. C'est donc quand approche la fin d'un cycle – notre cycle humain après la première beauté de la terre – que Savitri a choisi de rencontrer l'Amour qui pourrait sauver ce cycle de mort et changer la vieille semence du cosmos.

CHANT DEUX

Satyavane

Tout restait dans sa mémoire en ce jour du Destin,
Non pas cette route qui se hasardait vers les abîmes implacables
Mais celle qui s'en détournait pour voler au pays des hommes :
La terre vierge dans sa grandeur monochrome,
Le matin comme un sage glorieux au-dessus,
La passion des sommets perdus dans les cieux,
Le gigantesque murmure des forêts à perte de vue.
Là, il y avait une clairière de joie
Cerclée d'un appel sans voix et d'un signe magique ;
À l'orée d'un monde inconnu
Reposait la voûte d'un refuge ensoleillé :
Des bosquets aux fleurs étranges comme des yeux de nymphes
Surprises, sorties de leur cachette, regardant au grand jour,
Des ramilles chuchotant à la lumière amie
Abritaient secrètement une félicité légère,
Et lentement une brise infidèle et nonchalante
Laisait courir un soupir de joie volage
Sur les herbes assoupies pailletées d'or folâtre.
Cachées au cœur de la solitude des forêts
La voix des créatures appelait parmi les frondaisons
Douce comme les désirs d'amoureux invisibles,
Chaque cri répondant à un murmure pressant.
Là-bas dormaient des lointains d'émeraude muette,
Antres d'une Nature passionnée, voilée, fermée
À tous, sauf à sa propre vue sauvage et perdue.
Dans ce refuge de beauté sans souci
La terre murmurait à l'âme un chant de paix et de vigueur.
Seule, une trace de pas humains était là :
Un unique sentier fin comme une flèche
Au sein de cette vaste vie secrète
Transperçait son énorme rêve de solitude.
Ici, pour la première fois sur cette terre incertaine,
Savitri a rencontré celui que son cœur avait cherché si loin.
Comme une enluminure sur un fond de Nature sauvage
Une âme, un moment, s'est dessinée dans un décor de rêve
Surgie du souffle passionné de la vie,
Et il est apparu à la lisière de la forêt

Encadré de reliefs verts et d'un rayon d'or.
Comme une arme de la Lumière vivante,
Tout droit et fier telle une lance de Dieu,
Sa silhouette frayait la splendeur de l'aube.
Noble et clair comme les grands cieux paisibles
Son front était un recueil de jeune sagesse,
L'impérieuse beauté de la liberté arquait ses membres.
La joie de la vie jouait sur son visage ouvert.
Son regard était une vaste aurore des dieux,
Sa face, d'un jeune Rishi touché par la lumière,
Son corps était d'un amant et d'un roi.
Dans la magnificence de sa force naissante,
Bâti comme une statue de délice en marche
Il enlumina l'orée de la forêt.
Abandonnant le drame bruyant des hommes
Il était sorti de la lutte ignorante et impatiente des ans
Conduit par la sagesse d'un Destin adverse¹
Afin de rencontrer l'ancienne Mère dans ses bois.
Il avait grandi en communion divine avec Elle,
Enfant adoptif de la beauté et de la solitude,
Héritier des siècles de sages solitaires,
Frère du grand soleil et du ciel,
Vagabond à l'unisson des profondeurs et des torrents.
Connaisseur des Védas jamais écrits
Il lisait l'écriture mystique des œuvres de l'ancienne Mère,
Il avait saisi le mystère sacré de ses signes
Appris ses immenses imaginations cosmiques
Instruit par les sublinités des torrents et des forêts
Et les voix du soleil, des étoiles et du feu
Et la rhapsodie des chantres magiques sur leur ramure
Et l'enseignement muet des créatures à quatre pattes.
Aidant les lentes mains puissantes de la Mère par sa marche confiante
Il absorbait son influence comme une fleur sous la pluie,
Et comme la fleur et l'arbre, sa poussée naturelle
S'élargissait sous le toucher maternel des heures modelées.
La maîtrise des natures libres était sienne
Et leur acquiescement à la joie et au calme spacieux ;
Un avec l'Esprit unique qui habite tout

1. Le père de Satyavane, le Roi Dyumatsena, devenu aveugle, trahi par les siens, vaincu dans une bataille, avait perdu son royaume et s'était réfugié avec son épouse dans la forêt où il vivait sous une hutte comme les sages d'antan ou comme les rois après leurs années de bataille, méditant sur la vie et par-delà. Symboliquement, Dyumatsena ("le Roi des armées de Lumière") représente le Mental Divin déchu de son royaume céleste (ici, devenu aveugle).

Il laissait l'expérience aux pieds de la Divinité ;
Son mental était ouvert au mental infini de la Mère,
Ses actes étaient rythmés par sa force primitive ;
Il avait soumis sa pensée mortelle à la sienne.
Or, ce jour-là, il s'était écarté de ses sentiers habituels ;
Car l'Un qui connaît le poids de chaque moment
Peut marcher dans chacun de nos pas, voulus ou insoucians,
Et ce jour-là, Il avait posé la magie de la destinée
Sur les pas de Satyavane
Pour l'entraîner vers la lisière fleurie de la forêt.
Tout d'abord, le regard de Savitri,
Qui avait pris les millions de formes de la vie
Impartialement pour peupler le trésor de son monde
Avec le ciel et les fleurs et les collines et les étoiles,
S'est posé davantage sur les couleurs de cette scène harmonieuse.
Il voyait l'or vert de cette prairie paisible,
Les herbes frémissantes sous la lente foulée du vent,
Les branches hantées par le cri de l'oiseau sauvage.
Consciente de la Nature, mais vaguement encore de la vie,
Son regard voyait un prisonnier impétueux venu de l'infini
Le lutteur immortel dans sa demeure mortelle,
Sa fierté, sa puissance et la passion d'un Dieu en quête,
Il voyait cette image de la divinité voilée,
Cette créature pensante maîtresse de la terre,
Cet ultime produit de la beauté des étoiles,
Mais il voyait simplement l'habituelle grâce des formes
Celle que l'esprit du peintre ne choisira pas pour son tableau
Et qu'il met de côté dans la pénombre de sa mémoire.
Un regard, un tournant décide de la balance précaire de notre destin.
Ainsi, en cette heure qui la concernait plus que tout,
Voyageuse inavertie par le lent mental extérieur,
Le spectateur distrait qui regardait sous ses paupières
Admirait indifféremment la beauté et ne se souciait point
D'éveiller l'esprit de son corps à la venue de son roi.
Ainsi aurait-elle pu passer à côté sur les routes ignorantes du hasard
Manquant l'appel des Cieux, perdant le but de la vie ;
Mais le dieu est venu à temps toucher son âme consciente.
Sa vision s'est arrêtée, frappée, et tout était changé.
Son mental, tout d'abord, est resté dans les rêves de l'idéal,
Ces transmutateurs intimes des signes de la terre
Qui changent le monde connu en un reflet des sphères inconnues,
Et elle voyait en lui le génie des lieux,
Une forme symbolique parmi les scènes de la terre :

Un roi de la vie se silhouettait dans l'air léger.
Mais ce n'était là qu'un moment de rêverie
Car, soudain, son cœur a ouvert les yeux,
Ce regard passionné que nulle pensée ne peut égaler,
Et elle sut qui était là, plus proche que son propre souffle.
En un moment, tout était saisi, surpris,
Tout était absorbé dans une extase inconsciente
Ou suspendu en l'air comme en un vaste miroir de rêve
Sous les paupières colorées de l'imagination,
Et une flamme a jailli qui recréait le monde,
Et dans cette flamme, elle naissait à autre chose.
Un tumulte mystique s'est levé de ses profondeurs ;
Halée, tirée raide comme l'un qui rêve au grand jour
La vie se précipitait par tous les pores des sens pour regarder :
Des pensées sans mots mais dansantes comme la lune dans un ciel de brume,
Une émotion comme à la naissance d'un univers,
Un grand remous soufflait dans sa poitrine
Une invasion des dieux d'or en nuée :
Réveillée par l'hymne des corybantes de la merveille
Son âme ouvrait large ses portes à ce soleil nouveau.
Une alchimie s'opérait, la transmutation s'est faite ;
Le visage destiné avait accompli la magie du Maître.
Dans la lumière ineffable de deux yeux qui se rencontrent
Un brusque tournant fatidique a changé les jours de Savitri
L'emportant dans une aurore de mondes inconnus.
Alors, tressaillant sous le choc mystique
Son cœur a remué dans sa poitrine et crié comme un oiseau
Qui entend son compagnon dans la ramure voisine.
Le galop des chevaux, les roues ont buté d'un coup,
Le char s'est arrêté comme un vent qui tombe.
Et Satyavane a regardé par les portes de son âme
Et il a senti l'enchantement de cette voix limpide
Emplir de pourpre l'ambiance de sa jeunesse
Et il a subi le vieux miracle hantant d'un visage parfait.
Subjugué par le miel et le cri de cette étrange fleur,
Captivé par les espace d'âme qui entouraient ce front
Il s'est tourné vers la vision comme la mer vers la lune
Et il a été transporté dans un rêve de beauté et de métamorphose ;
Il découvrait une auréole autour d'une tête mortelle,
Il adorait une divinité nouvelle dans les choses.
Les limites de sa nature s'écroulaient comme dans un feu,
Sa vie entrait dans une autre vie.
Les splendides idoles solitaires de son cerveau

Tombaient de leurs brillantes suffisances et se prosternaient
Comme au toucher d'un nouvel infini
Et ses dieux adoraient une divinité plus grande que la leur.
Une force inconnue, impérieuse, le tirait vers elle.
Émerveillé, il a traversé la prairie dorée :
Le regard a touché ce regard,
Et ils se sont perdus dans l'embrasse des yeux.
Un visage était là, noble et grand et calme
Comme encerclé d'un halo de songe,
Un pont, un arc de lumière méditative à travers le Temps
Comme si quelque nimbe secret se voyait à demi ;
Sa vision intérieure se souvenait encore, Savitri savait :
Un front qui portait la couronne de tout son passé,
Des yeux qui étaient ses étoiles constantes et éternelles,
Souverains et compagnons qui réclamaient son âme,
Des paupières connues depuis bien des vies,
Une carrure large comme l'amour.
Dans son regard, Satyavane rencontrait le regard de son avenir,
Une promesse et une présence et un feu,
Il voyait l'incarnation des rêves millénaires,
Le mystère de ce ravissement
Que tous appellent en ce monde de brève mortalité,
Incarné là dans une forme matérielle toute à lui.
Cette image dorée offerte à ses bras
Contenait en son cœur la clef de tous ses buts,
Une magie pour faire descendre la joie de l'Immortel sur la terre,
Pour marier la vérité des cieux à notre pensée mortelle,
Pour soulever les cœurs de la terre plus près du soleil de l'Éternel.
Dans ces grands esprits incarnés ici, maintenant,
L'Amour faisait descendre le pouvoir de l'éternité
Pour faire de la vie sa base nouvelle impérissable.
Sa passion a fait jaillir une vague des abîmes insondables,
Et des hauteurs perdues et oubliées il a saisi la terre
Sans perdre sa nature infinie.
Sur la poitrine muette de ce globe amnésique
Nous semblons nous rencontrer comme des êtres inconnus
Mais nos vies ne sont pas nouvelles venues
Ni ne se joignent comme des étrangères
Poussées lune vers l'autre par une force sans cause.
L'âme peut reconnaître l'âme qui lui répond
À travers la séparation du Temps, et sur les routes de la Vie
Le voyageur absorbé sous sa capuche se tourne
Et il retrouve un éclat familier dans un visage inconnu ;

Touché par le doigt prescient de cet amour soudain
Il tressaille à nouveau à une joie immortelle
Qui a revêtu un corps mortel pour ce délice.
Il y a un Pouvoir dedans qui sait plus loin que nos savoirs ;
Nous sommes plus grands que nos pensées
Et parfois la terre dévoile cette vision ici.
Vivre, aimer sont les signes de l'infini,
L'amour est une gloire venue des sphères de l'éternité.
Dégradé, défiguré, imité par des forces plus viles
Qui volent son nom, sa forme et son extase,
Il est toujours le Dieu qui peut tout changer.
Un mystère se réveille dans notre substance inconsciente,
Une félicité naît qui peut refaire notre vie.
L'amour habite en nous comme une fleur close
Attendant un rapide moment d'âme,
Ou il erre dans son sommeil enchanté parmi des pensées et des créatures ;
Le dieu-enfant s'amuse, il se cherche lui-même
Dans bien des cœurs et des pensées et des formes vivantes :
Il s'attarde, il attend un signe qu'il connaît
Et quand vient le signe, il s'éveille aveuglément à une voix,
Un regard, un contact, à l'expression d'un visage.
Mais son instrument, l'obscur mental corporel
A oublié maintenant ses perceptions divines,
Et le dieu-enfant se saisit de quelque signe d'un charme extérieur
Pour se guider parmi la cohue des suggestions de la Nature,
Il lit des vérités célestes dans les semblances de la terre,
Désire des images qu'il prend pour l'amour de Dieu,
Devine une immortalité dans les formes
Et prend le corps pour une sculpture de l'âme.
Tel un voyant mystique, l'adoration de l'Amour
Regarde l'invisible à travers la vision,
Et dans l'alphabet terrestre découvre un sens Divin,
Mais le mental pense seulement : "Voici, enfin,
Celui-là que ma vie vacante a si longtemps attendu,
Voici le soudain souverain de mes jours."
Le cœur cherche un cœur à tâtons, le corps réclame un corps qui réponde ;
Tout cherche à imposer l'unité que tout est.
Trop loin du Divin, l'Amour est en quête de sa vérité
Et la vie est aveugle et les instruments se leurrent
Et des Forces sont à l'œuvre pour avilir.
Pourtant, la vision peut venir, la joie arriver.
Rare est la coupe qui peut tenir le vin de nectar de l'amour,
Rare aussi le vaisseau qui peut contenir la naissance de Dieu ;

Une âme préparée par un millier d'années
Est le creuset vivant d'une suprême Descente.
Ainsi, ces deux esprits se connaissaient-ils,
Bien qu'en des formes étrangères.
Bien qu'inconnus à leurs yeux,
Bien que leur vie et leur mental aient changé pour contenir une dimension nouvelle,
Ces corps résumaient la marche d'innombrables naissances
Et pour l'esprit, l'esprit était le même.
Émerveillés de cette joie si longtemps attendue,
Les amants se rencontraient sur leurs chemins différents,
Voyageurs à travers les plaines sans bornes du Temps
Conduits par le destin, tirés ensemble de leurs cheminements
Parmi les solitudes cachées de leur passé humain,
Retrouvés dans l'enchantement subit d'un rêve de joie future
Et le présent inattendu de ces yeux.
Réveillée par la puissance révélatrice d'un regard,
Éprise par la forme, la mémoire de l'esprit retrouvait ses sens.
Le voile de brume entre deux vies se déchirait ;
Le cœur de Savitri s'est dévoilé, le sien a chaviré de la retrouver ;
Attirés comme l'étoile par l'étoile dans les cieux
Ils s'étonnaient l'un de l'autre et se réjouirent
Et leur affinité s'est renouée dans le silence d'un regard.
Un moment a passé comme un rayon d'éternité,
Une heure a commencé, matrice d'un Temps nouveau.

FIN DU CHANT DEUX

CHANT TROIS

Satyavane et Savitri

(Savitri, l'incarnation humaine de la Mère divine, rencontre Satyavane, le symbole de l'âme de la terre descendue dans le royaume de l'Ignorance et de la Mort. Le Divin enfoui dans la Matière. Cette fois-ci, demande Satyavane, Savitri délivrera-t-elle la Matière de son hypnose et le corps de l'antique Loi de la Mort ?)

Surgis du silencieux mystère du passé
Dans un présent ignorant de ses liens oubliés
Ces esprits se rencontraient sur les routes du Temps.
Pourtant, dans le cœur, leur moi conscient secret
S'était tout de suite reconnu l'un l'autre
Averti par le premier appel d'une voix enchantée
Et une première vision du visage destiné.
L'être crie vers l'être dans ses profondeurs
Derrière l'écran des sens extérieurs
Et lutte pour trouver le mot qui ouvrira le cœur
La parole passionnée qui révélera le besoin de l'âme.
Mais l'ignorance du mental voile le regard intérieur,
Trop peu perce nos barrières bâties par la terre ;
De même maintenant, se rencontraient-ils en cette heure décisive
Où la reconnaissance était si totale dans les profondeurs,
Si présente la mémoire perdue et l'unité sentie et tant manquée.
Alors Satyavane a parlé le premier à Savitri :
"Ô toi qui viens à moi du fond des silences du Temps
Ta voix a soudain réveillé mon cœur à une joie inconnue ;
Immortelle, ou mortelle seulement par ta forme
Car plus que la terre me parle par ton âme
Et plus que la terre m'enveloppe dans ton regard,
Quel est ton nom parmi la race des hommes ?
D'où cette aurore s'est-elle levée pour emplir les jours de mon esprit,
Plus radiante que l'été, plus radieuse que mes fleurs,
Surgie dans les confins solitaires de ma vie,
Ô Soleil rayonnant, modelé comme une vierge d'or ?
Je sais que de puissants dieux sont les amis de la terre.
Parmi l'éclat et l'apparat des jours et des nuits
Longtemps j'ai voyagé avec mon âme pérégrine,
Ému par la merveille des choses familières.
La terre, jamais, ne m'a caché les pouvoirs qu'elle voile :
Même quand je vais parmi les scènes d'ici-bas

Et les surfaces ordinaires des choses terrestres,
Ma vision voit, jamais aveuglée par les formes ;
La Divinité me regarde par les scènes familières.
J'ai assisté aux fêtes nuptiales des vierges de l'aurore
Derrière le rideau incandescent du ciel
Ou rivalisant de joie avec les pas de danse du matin
J'ai marché le long des rives somnolentes de l'aube,
Ou traversé le désert d'or du grand soleil
Et sillonné des immensités de splendeur et de feu,
Ou rencontré la lune surprise qui se glissait à travers les cieux
Au milieu des étendues incertaines de la nuit,
Ou les sentinelles en marche sur la longue route des étoiles
Qui pointent leur fer de lance à travers les infinitudes ;
Et le jour et les ténèbres me révélaient des formes cachées ;
Des visages sont venus à moi depuis les rivages secrets
Et des faces heureuses m'ont regardé par les rayons et les flammes.
J'ai entendu d'étranges voix traverser les ondes éthérées,
Le chant magique du centaure a frémi dans mon oreille ;
J'ai entrevu les Apsaras¹ se baigner dans les fontaines
Et vu les nymphes des bois guetter par le feuillage ;
Les vents m'ont montré leurs seigneurs écrasants,
J'ai contemplé les princes du Soleil
Brûlants dans leurs demeures de lumière aux mille piliers.
Et de même, maintenant, ma pensée pourrait rêver
Et mon cœur craindre
Que, venue de quelque berceau merveilleux par-delà notre air,
Sortie de quelque vaste matin des dieux,
Tu ne conduises tes chevaux depuis les mondes foudroyants d'Indra².
Bien que ta beauté semble parente des cieux,
Je me réjouirais plutôt de savoir
Qu'une douceur mortelle sourit par tes lèvres
Et que ton cœur puisse battre sous un regard humain
Et ta poitrine dorée tressaillir sous mes yeux
Et son émoi répondre à une voix née de la terre.
Si tu peux sentir nos affections chagrinées par le Temps
Et te satisfaire du bien-être des simples choses terrestres,
Si tes yeux peuvent rester contents sur cette glèbe,
Et cette quintessence du délice céleste,
Ton corps doré, se jouer de la fatigue
Et faire peser ta grâce sur notre sol,

1. Les Apsaras jouent de nombreux rôles entre la terre et les cieux mais elles sont surtout connues pour leur danse sacrée devant les dieux.

2. Comme Zeus et Jupiter, Indra est armé de la foudre.

Goûter même les douces nourritures passagères de la terre
Et le vin bondissant des torrents,
Alors descends.
Que ton voyage s'achève, déchois parmi nous.
Tout proche, enveloppé de liserons, l'ermitage de mon père
Se cache sous la haute frondaison de ces rois silencieux,
Fêté par les chœurs en robes diaprées
Dont le chant transcrit en musique
Le livret passionné des branches colorées
Et emplît les heures de leurs cris mélodieux.
Sois accueillie par le bourdonnement des abeilles,
Viens envahir notre royaume aux forêts de miel ;
Laisse-moi te conduire là dans une vie opulente.
Dépouillée, simple, est la vie forestière de l'ermite,
Et pourtant habillée de tous les bijoux de la terre.
Les vents sauvages courent, seuls visiteurs des cimes houleuses ;
Au long des jours tranquilles les sentinelles de la paix là-haut
Couchées sur la robe pourpre du ciel
Veillent sur un trésor de secrets et de silences
Et les eaux nuptiales chantent dans les chambres intérieures.
Énormes, murmurants, de maintes formes autour de nous,
Les hauts dieux de la forêt ont pris dans leurs bras
L'heure humaine, cet hôte de leurs siècles somptueux.
Les matins sont parés d'or et de verdure,
Le soleil et les ombres tapissent les murs
Pour faire une chambre de repos digne de toi.”
Un moment, elle est restée silencieuse,
Comme si elle entendait encore sa voix,
Craignant de rompre le charme ;
Puis, lentement, elle a parlé.
Rêveuse, elle a répondu :
“Je suis Savitri, princesse de Madra.
Qui es-tu ? Quel nom musical sur cette terre
Exprime ce que tu es parmi les hommes ?
Quel arbre de roi, baigné par quelles eaux fortunées
A fleuri enfin sur cette seule branche heureuse ?
Pourquoi demeures-tu dans cette forêt sans chemin
Loin des hauts faits que ta glorieuse jeunesse voudrait,
Cet antre d'anachorètes et de la progéniture sauvage de la terre
Où seul tu rôdes avec ton moi spectateur
Dans la solitude verte de la Nature non humaine
Encerclé par d'énormes silences
Et le murmure aveugle des premiers âges tranquilles ?”

Et Satyavane de répondre à Savitri :
 “Du temps où ses yeux voyaient encore la lumière de la vie,
 Le roi Dyumatsena, de Shalwa, régnait autrefois
 Sur toutes les étendues qui regardent vers le ciel du Sud
 Derrière ces cimes qui passent leurs jours de délice verdoyant
 En conversation confiante avec les vents voyageurs
 Et posent leur flanc sur ces montagnes rêveuses.
 Mais le même destin a retiré sa main protectrice ;
 Une nuit vivante a emmuré le chemin de cet homme puissant,
 Les dieux de la divine lumière ont repris leur insouciant bienfait
 Privé ses yeux béants du secours de leur heureux rayon
 Et enlevé la déesse aléatoire de ses côtés.
 Exilé de l’empire de la lumière extérieure,
 Abandonné de la camaraderie des hommes qui voient,
 Il habite une double solitude, dedans,
 Et dehors parmi le bruissement majestueux des forêts.
 Fils de ce roi, moi, Satyavane, j’ai vécu
 Satisfait, car je n’étais pas encore conscient de toi,
 Dans l’isolement de mon esprit hautement peuplé
 Et ce grandiose murmure vital parent de moi,
 Nourri par la Vastitude, élève de la solitude.
 La grande Nature est venue retrouver son enfant ;
 J’ai régné sur un royaume d’une espèce plus noble
 Que ne peuvent bâtir les hommes sur le sol de cette Matière épaisse ;
 J’ai trouvé la franchise de la terre primitive
 J’ai goûté la familiarité de Dieu enfant.
 Dans les hautes chambres tapissées de sa splendeur,
 Libre dans son palais sans limites, j’ai habité,
 Caressé par la tendre Mère de nous tous ;
 Élevé avec mes frères naturels dans sa maison.
 J’ai posé ma tête dans les grands bras nus des cieux,
 La bénédiction radieuse du soleil embrassait mon front,
 L’extase argentée des rayons de lune, la nuit
 Berçait dans le sommeil mes paupières closes.
 Les matins de la terre étaient à moi ;
 Leurré par les murmures légers des heures en robe verte
 Je me suis perdu dans les bois, vagabond porté par la voix
 Des vents et des torrents, compagnon de la joie du soleil,
 J’écoutais le langage universel ;
 Satisfait dedans, mon esprit savait
 Notre droit de naissance divin, l’opulence de notre vie
 Et que la terre et les cieux sont nos propriétés intimes.
 Même avant que le destin ne me conduise en ce monde d’émeraude,

Éveillé par quelque mémoire prévoyante en moi,
Une première prescience dans mon mental touchait
La grande conscience muette de la terre animale
Devenue maintenant si proche de moi qui ai quitté les vieilles solennités
Afin de vivre dans ce grandiose murmure léger et vaste.
Déjà, je rencontrais la grande Mère dans le songe de mon esprit,
Des yeux intérieurs et des sens intérieurs réveillaient
Comme un pays de l'âme au fond
Qui transposait l'imagerie vivace de la terre.
Une vision enchantée poursuivait mes heures d'enfant,
Tout ce que l'œil saisissait dans les lignes colorées
Était vu nouvellement par un mental traducteur
Et dans la forme des choses, cherchait à saisir l'âme.
Un tendre dieu-enfant prenait ma main
Et poussée, guidée par ce que cherchait son toucher,
Ma main tenait des formes lumineuses et colorées
Que je voyais s'enfuir par ses yeux :
Dessinées sur une page ou dans la pierre,
Elles parlaient aux hommes.
De hauts visiteurs de beauté étaient mes habitants.
Crinière au vent, les fiers hennissements de la vie fougueuse
Vagabondant dans nos pâtures
Se muait en formes ailées sous mes yeux changeants ;
La troupe des daims dans le ciel vespéral
Devenait un chant du soir au silence de l'âme.
J'ai soudain surpris un œil éternel
Dans l'étincelant plongeon du martin-pêcheur sur un étang obscur ;
Un lent cygne argentait le lac d'azur,
Une forme d'une blancheur magique faisait voile par mes rêves ;
Des feuillaisons tremblantes sous la passion du vent
Et des ailes voyageuses sorties de l'infini
Venaient toutes vivantes sur les tablettes de mon regard intérieur ;
Les montagnes et les arbres se dressaient devant moi
Comme des pensées de Dieu.
Les papillons diaprés, telles des fleurs de l'air conscientes,
Les longs becs colorés dans leur plumage éclatant,
Le paon éparpillant ses lunes ocellées dans la brise,
Peignaient ma mémoire comme une fresque murale.
Je frayais ma vision dans la pierre et dans le bois ;
J'ai saisi les échos d'un verbe suprême
Et mesuré les pulsations rythmiques de l'infinitude
Et capté la Voix éternelle dans une note de musique.
J'ai senti une main secrète, j'ai entendu un appel,

Mais je n'ai pas pu embrasser le corps de mon Dieu
Ni tenir entre mes mains les pieds de la Mère des mondes.
Dans les hommes, j'ai rencontré d'étranges morceaux d'un Moi
Qui poursuivaient des fragments et vivaient dans les fragments :
Chacun vivait en soi et pour soi seul
Et avec le reste nouait seulement des liens fugitifs ;
Chacun se passionnait de sa joie dehors et de son chagrin
Nul ne voyait l'Éternel dans sa maison secrète.
J'ai conversé avec la Nature, médité avec les étoiles inaltérables,
Feux de bivouac de Dieu dans la Nuit ignorante,
Et vu tomber sur le grandiose visage des Ténèbres
Un rayon prophétique du soleil de l'Éternel.
Je me suis assis avec les sages de la forêt dans leur extase,
J'ai senti couler les torrents résurrecteurs de la lumière diamantine,
J'ai perçu la présence de l'Un en tout.
Mais toujours manquait l'ultime pouvoir transcendant
Et toujours la Matière dormait, vide de son Seigneur.
L'esprit était sauvé, mais le corps, perdu et muet,
Vivait toujours avec la Mort et l'antique Ignorance ;
L'Inconscient était sa base, le Vide son destin.
Mais tu es venue, alors sûrement tout va changer :
Je sentirai la Mère des Mondes dans tes membres dorés
Et j'entendrai sa sagesse par ta voix sacrée.
L'enfant du Vide renaîtra en Dieu.
Ma Matière s'évadera de l'hypnose de l'Inconscient,
Mon corps, comme mon esprit, sera libre :
Il sortira de la Mort et de l'Ignorance.”
Et Savitri, toujours rêveuse, répondit :
“Parle encore, parle-moi encore, ô Satyavane,
Parle de toi-même et de tout ce que tu es dedans ;
Je voudrais te connaître comme si depuis toujours
Nous avions vécu ensemble dans la chambre de nos âmes.
Parle jusqu'à ce qu'une lumière entre dans mon cœur
Et l'émotion de ma pensée mortelle comprenne
Ce que sent tout l'être immortel en moi.
Il sait que tu es celui-là que mon esprit a cherché
Parmi la foule des visages et des formes de la terre
À travers les espaces dorés de ma vie.”
Et Satyavane, comme une harpe rejoint
L'appel pressant d'une flûte,
Répondit à sa question en laissant couler son cœur
Par grandes vagues de maintes couleurs :
“Ô princesse d'or, ô parfaite Savitri,

Plus encore je voudrais dire que ne peuvent dire les mots défaillants
Dire tout ce que tu as signifié pour moi, inconnue,
Et tout ce qu'un éclair d'amour révèle.
Dans une seule grande heure qui dévoile les dieux
Même une brève rencontre a recréé ma vie.
Car je sais maintenant que tout ce que j'ai vécu et étais
Allait vers ce moment de renaissance de mon cœur ;
Quand je regarde derrière moi, je vois le sens de ce moi :
Une âme se préparait pour toi sur le sol de cette terre.
Jadis, mes jours étaient comme les jours des autres hommes :
Penser et agir était tout, jouir et respirer,
Tel était le large et le haut de l'espoir mortel ;
Pourtant, venaient des aperçus d'un moi plus profond
Qui vit derrière la vie et fait de la vie la scène de ses actes.
Une vérité se sentait qui masquait sa forme derrière l'écran mental,
Une Grandeur à l'œuvre qui marchait vers un but caché,
Et, vaguement, derrière les formes de la terre, il y avait un regard
Un quelque chose que la vie n'est pas encore mais qui doit être.
À tâtons j'allais vers le Mystère avec la lanterne de la Pensée.
Ses lueurs éclairaient avec des mots abstraits
Un terrain pénombreux et, mètre par mètre,
Faisaient la carte d'un système du Moi et de Dieu.
Je n'arrivais pas à vivre la vérité que la lanterne disait et pensait.
Je voulais saisir la vérité dans ses formes visibles
Espérant fixer son code par le mental mortel,
J'imposais l'étroite structure d'une loi du monde
À la liberté de l'Infini,
Un squelette de Vérité extérieure, solide et rigoureux,
Un schéma mental d'un Pouvoir mécanique.
Cette lumière montrait davantage encore les ténèbres impénétrées ;
Elle rendait plus occulte encore le secret originel.
Elle ne pouvait pas analyser son voile cosmique
Ni entrevoir la main cachée de l'Ouvrier des Prodiges
Ni retrouver la trace et la trame de ses plans magiques.
Je me suis plongé dans la voyance d'un Mental interne
Et j'ai su les lois secrètes et les sorcelleries
Qui font de la Matière l'esclave hébété du mental.
Le mystère n'était pas résolu, mais il s'approfondissait davantage.
J'ai essayé de trouver sa piste par l'Art et la Beauté,
Mais la Forme ne peut pas dévoiler le Pouvoir qui l'habite,
Elle jette seulement ses symboles sur notre cœur.
Elle évoquait un état d'âme du moi, invoquait un signe
De toute cette gloire qui couve et cache son sens :

Je vivais dans un rayon mais ne voyais pas le Soleil en face.
J'ai regardé le monde et manqué le Moi,
Et quand j'eus découvert le Moi, j'ai perdu le monde,
Perdu mes autres moi et le corps de Dieu,
Le chaînon entre le fini et l'Infini,
Le pont entre les apparences et la Vérité,
Le but mystique pour lequel ce monde fut créé,
Le sens humain de l'Immortalité.
Mais maintenant, le maillon d'or vient à moi avec tes pas
Et Son soleil d'or a rayonné sur moi par ta face.
Car, maintenant, avec toi, un autre règne approche
Et, maintenant, des voix plus divines emplissent mon oreille,
Un étrange monde nouveau coule vers moi par tes yeux
Et s'approche comme une étoile venue de cieux inconnus ;
Un cri des sphères vient avec toi
Et un chant des dieux de flamme.
Je respire un air plus riche,
Les moments marchent à un rythme plus brûlant.
Transfiguré, mon mental est saisi de l'ivresse du Voyant.
Une cascade de joie bondissante à traversé les ondes
Légère comme l'écume,
Et changé mon cœur, et changé la terre autour :
Tout est rempli par ta venue.
L'air, la terre, les rivières ont mis leurs robes de noces
Pour s'apprêter à toi
Et la lumière du soleil est devenue une ombre de ta couleur
Car ton regard a tout changé en moi.
Viens plus près, descends de ton char de lumière
Sur cette prairie verte, ne dédaigne point notre sol.
Il y a ici des espaces secrets faits pour toi
Et leurs grottes d'émeraude rêvent d'abriter ta forme.
Ne veux-tu pas faire ta sphère de cette joie mortelle ?
Descends, ô Félicité, pose tes pas de lune dorée,
Féconde les fonds de la terre endormie sur laquelle nous gisons.
Ô ma lumineuse princesse de beauté, Savitri,
Pour mon délice et par ta propre joie contrainte
Entre dans ma vie, ta chambre, ton sanctuaire.
Dans la grande paix où les esprits se rencontrent,
Conduite par mon silencieux désir dans mes forêts,
Permet que les hautes voûtes bruisantes se penchent sur toi ;
Une avec le souffle des choses éternelles, vis ici,
Tes battements de cœur unis aux miens,
Jusqu'à ce que jaillisse, enchanté par la fragrance des fleurs,

Un moment dont tous les murmures se rappelleront
Et chaque oiseau se souviendra dans son cri.”

* * *

Tirée de ses profondeurs par la passion de ces mots
L'âme insondable de Savitri a regardé Satyavane ;
Par ses lèvres, des sons limpides ont parlé.
Elle a prononcé ces seuls mots, qui disaient tout :
“Ô Satyavane, je t'ai entendu et je sais ;
Je sais que toi et toi seulement, est celui-là.”
Alors elle est descendue des hauteurs de son char sculpté
Avec une douce hâte hésitante ;
Sa robe de maintes couleurs chatoyait dans la lumière
Flottant, un moment, sur les herbes folles,
Mêlée aux rayons changeants de son propre corps
Comme le plumage irisé d'un oiseau qui se pose.
Sur l'or vert de la prairie, ses pas radieux
Éparpillaient une vieille mémoire de joie égarée
Et doucement pressaient le désir muet de la terre
Qui chérissait ce trop bref passage sur son sol.
Alors ses mains légères comme les ailes du papillon argenté
Cueillirent à l'orée de la forêt dans les buissons ensoleillés
Une brassée bourdonnante de corolles ardentes,
Compagnes du printemps et de la brise.
Ses doigts agiles ont tissé une fraîche guirlande candide
Comme une chanson de fleurs pour un cantique nuptial.
Ils mêlèrent le parfum et les couleurs profondes de leurs rêves
Et par ce signe coloré de leur aspiration
Savitri et Satyavane firent un
La fleur de leur pureté et de leur passion.
Tel un sacrement de joie dans ses paumes aimantes,
Elle apportait le symbole fleuri de l'offrande de sa vie ;
Puis, les mains levées, tremblant un peu maintenant
De cette intimité que son âme appelait,
Elle a posé ce lien de tendresse, ce signe de leur union lumineuse,
Sur la poitrine rêvée par son amour.
Comme devant quelque dieu gracieux
Sorti des brumes de sa grandeur resplendissante
Pour emplir de beauté les heures de son adorateur,
Elle s'est prosternée devant Satyavane,
Touchant ses pieds avec des mains d'adoration :
Elle faisait de sa vie un monde où il pouvait poser ses pas

Elle faisait de son corps sa chambre de délice,
Elle faisait des battements de son cœur une mémoire de son bonheur.
Il s'est penché vers elle et il a pris dans son cœur
Leur aspiration mariée et les mains jointes de leurs espoirs ;
Soudainement, c'était comme s'il prenait possession
De tout un monde de richesses
Qui se mariait à tout ce qu'il avait été, qui devenait lui-même,
Une inépuisable joie devenue sienne uniquement,
Et il a serré Savitri tout entière dans ses bras.
Cette embrasse autour d'elle devenait le signe
D'une union scellée pour de lentes années intimes,
Un premier sommet tendre du délice à venir,
Une seconde intense de toute une longue vie.
Dans ce vaste moment où deux âmes se joignent
Savitri sentait son être couler en lui comme se verse un fleuve
Vague par vague dans une puissante mer.
De même qu'une âme se fond en Dieu
Pour vivre en Lui à jamais et connaître Sa joie,
Sa conscience maintenant savait lui seulement
Et tout son moi séparé était perdu dans le sien.
Comme le ciel étoilé encercle la terre heureuse
Il l'embrassait en lui dans un cercle de bonheur
Et embrassait le monde et elle en lui.
Une île sans bornes faisait un seul corps ;
Il savait qu'elle l'enveloppait
Et en même temps, elle l'imprégnait jusqu'à l'âme
Tel un monde qui s'emplit de l'esprit du monde,
Tel le mortel qui s'éveille à l'Éternité,
Tel le fini qui s'ouvre à l'Infini.
Ainsi se perdirent-ils l'un en l'autre pendant un temps,
Puis, se retirant de leur longue transe extatique
Ils entrèrent dans un moi nouveau et dans un monde nouveau.
Chacun, maintenant, faisait partie de l'unité de l'autre.
Le monde était seulement la scène de leur découverte jumelle
Ou le corps plus vaste de leur propre être marié.
Sous la haute coupole ardente de ce jour-là
Le destin tissait un nœud avec les fils de l'auréole matinale ;
Alors, sous les auspices d'une heure faste,
Unis par le cœur devant le soleil, ce feu sacrificiel de leurs noces,
Le mariage du Seigneur éternel et de son Épouse
Eut lieu de nouveau sur la terre et dans une forme humaine :
Dans un nouvel acte du drame cosmique
Les Deux-en-Un ouvraient un âge plus noble.

Parmi le silence et le murmure de ce monde d'émeraude
Et le balbutiement des versets sacrés du prêtre des vents,
Parmi le choral bruisant des feuilles nouvelles
Les deux de l'Amour étaient réunis et devenus un.
Une fois de plus, le miracle naturel s'accomplissait :
Dans l'immuable monde de l'idéal
Un moment humain devenait éternel.

* * *

Alors, par l'étroit sentier où leurs vies s'étaient rejointes
Il l'a conduite et lui a montré son monde futur,
Ce refuge de l'Amour, ce coin d'heureuse solitude.
Au bout du sentier, par une trouée verte dans les arbres,
Elle a vu une allée fleurie et les toits de l'ermitage
Et tout de suite trouvé la future maison de son cœur,
Le chaume qui abritait la vie de Satyavane.
Ornée de liserons pourpres et de vigne vierge
Elle rappelait une beauté sylvestre de ses rêves
Endormie, le corps bronzé, les cheveux défaits,
Dans sa chambre de verdure inviolée et paisible.
Autour s'étendait l'âme contemplative de la forêt
Perdue dans les profondeurs de sa propre solitude.
D'abord saisie d'une joie profonde, elle ne savait plus les mots,
Un petit écho tremblait dans ses paroles,
Puis sa voix ravie a crié vers Satyavane :
"Mon cœur restera ici, à l'orée de cette forêt
Tout près de ce toit de chaume tandis que je serai loin :
Maintenant il n'est plus besoin d'errer.
Mais il me faut revenir en hâte à la maison de mon père
Qui bientôt n'entendra plus le bruit familier des pas qu'il aimait
Et attendra en vain la voix qu'il chérissait.
Mais bientôt je reviendrai et, plus jamais,
Notre unité ne doit rompre sa joie retrouvée
Ni le destin séparer nos vies tant que la vie est nôtre."
Une fois de plus, elle est montée sur son char sculpté
Et dans l'ardeur de ce midi de feu
Moins éclatant que la splendeur de ses pensées et de ses rêves,
Elle a volé, brides abattues et cœur battant,
Mais elle voyait encore
Dans l'immobile lucidité du monde intérieur
Parmi la fraîcheur parfumée des bois attristés
Sur les sentiers ombreux entre les hauts troncs rugueux

Satyavane marcher vers une clairière tranquille.
Une chaumière d'ermite enchâssée dans une nef de ramures,
Cette nouvelle cachette de sa joie profonde
Ce temple et cette demeure de son âme étaient plus chers que les cioux.
Ceci maintenant restait la scène constante de son cœur.

FIN DU CHANT TROIS

FIN DU LIVRE CINQ

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE CINQ

LE LIVRE DE L'AMOUR

Chant Un – Le Rendez-vous du Destin	3
Chant Deux – Satyavane	6
Chant Trois – Satyavane et Savitri	13